

L'itinéraire inattendu d'un film tibétain en Chine

[Le Monde](#), 20 décembre 2016, par Brice Pedroletti (Pékin, correspondant)

Après avoir été sélectionné dans divers festivals internationaux, « Tharlo », du cinéaste tibétain Pema Tseden, rencontre un joli succès en Chine.

LETTRÉ DE PÉKIN

Montrer en Chine un film d'auteur est déjà un défi. Que ce film soit en noir et blanc, réalisé par un cinéaste tibétain, qu'il pose à travers une fable en apparence rustique des questions essentielles, sans que la censure n'en émousse la portée, alors sa sortie sur tout le territoire chinois fait date.

Ainsi va, depuis un mois, l'improbable carrière chinoise de **Tharlo**, cinquième film du cinéaste tibétain Pema Tseden, couronné depuis fin 2015 par plusieurs festivals internationaux. Tharlo, c'est le nom officiel de « petite natte », un berger tibétain des hauts plateaux de la province du Qinghai, à qui la police impose de se faire faire une carte d'identité. Cette démarche va le conduire à sa perte : en ville, il rencontre une jeune femme qui le convainc de vendre les bêtes dont il s'occupe pour le compte de plusieurs éleveurs.

A 47 ans, Pema Tseden, premier Tibétain diplômé de l'Institut du cinéma de Pékin, savoure cette reconnaissance d'autant plus inattendue qu'il s'était retrouvé emprêtré il y a cinq mois dans un sinistre imbroglio : arrêté après une altercation avec le personnel de l'aéroport de Xining, la capitale du Qinghai, sa province natale, pour un bagage oublié, le cinéaste s'est retrouvé en détention, maltraité puis hospitalisé plusieurs semaines – preuve que les rapports avec la police peuvent vite tourner au vinaigre, surtout en tant que Tibétain.

Contrechamps interdits

Le 18 novembre dernier, Pema Tseden, donc, a commencé une tournée qui l'a mené de Chabcha, la bourgade tibétaine du Qinghai où il fut lycéen, à Lhassa, Shenzhen, Wuhan, Pékin, soit déjà une dizaine de villes, où un public tibétain, mais aussi chinois han, s'est pressé dans les salles pour le rencontrer.

La genèse de **Tharlo** fut presque un accident : à l'hiver 2015, Pema Tseden voit plusieurs de ses synopsis refusés par la censure. Il soumet le scénario de **Tharlo**, adapté d'une de ses nouvelles (paru en France dans le recueil **Neige**, chez Philippe Picquier, 2012). L'approbation tombe. Il s'empresse de tourner le film, en trois semaines. **Tharlo** est accepté à la Mostra de Venise. La censure valide dans la foulée son visa d'exploitation.

Car l'univers cinématographique de Pema Tseden est cerné de contrechamps interdits, celui de régions tibétaines en pleine effervescence depuis 2008. « **Que nous puissions commencer à parler de la possibilité d'un cinéma tibétain qui émerge au Tibet même me paraît ni plus ni moins relever du miracle** », avait déjà écrit au sujet de ses premiers films le documentariste tibétain Tenzing Sonam, en exil en Inde. S'il est tabou pour Pema Tseden d'évoquer la répression au Tibet ou les immolations, soumettre son personnage à une expérience sociologique en apparence anodine, comme la normalisation de son identité, ne l'est pas.

Films révolutionnaires

« **C'est un simple processus administratif, mais beaucoup de gens au Tibet n'ont pas cette notion, ils sont mariés depuis des dizaines d'années, on leur dit qu'ils doivent s'enregistrer, sinon, c'est illégal. D'autres ont des enfants qui ne sont pas déclarés. Pour beaucoup de Tibétains, cela signifie symboliquement qu'ils rejoignent ce grand contexte de la Chine** », explique Pema Tseden. « **Cela représente aussi l'histoire de nombreux jeunes Tibétains en quête de leur identité. Ils sont dans un processus douloureux, frustrant, dans lequel ils sont perdus. Certains ne trouvent pas, c'est parfois une dérive** », dit-il. Le film en devient une allégorie sur la vulnérabilité de l'identité tibétaine, ou du moins de certains des éléments qui la constituent. « **L'histoire de Tharlo, c'est notre histoire** », a tweeté sur le réseau social Wechat un jeune étudiant tibétain de Rebkong, en novembre.

Le berger Tharlo a une autre particularité : il a une prodigieuse mémoire. Elle lui permet de réciter par cœur, en mandarin, **Servir le peuple**, un texte fondateur de Mao Zedong sur les devoirs des citoyens et du parti – et qui en est venu à structurer sa représentation du bien et du mal. « **J'avais entendu parler de ses bergers qui vivaient très loin, avaient passé leur enfance sous la révolution culturelle et en gardent des traces. C'est cela qui m'intéressait** », poursuit Pema Tseden. Il a constaté, lors de la diffusion du film en festival à l'étranger, que nombre d'Occidentaux voyaient cette récitation de manière anecdotique, sans réaliser le choc que fut la révolution culturelle pour les Tibétains – les réceptions quotidiennes, les séances de lutte, la religion maoïste faisant table rase du bouddhisme.

Lui-même, enfant, se souvient d'une époque régie par la peur. Le grand-père, un lama (enseignant du bouddhisme) tibétain, était obligé de prier en cachette. Quand après la mort de Mao, il fut le premier à ressortir des drapeaux de prière, tous les villageois lui emboîtèrent le pas.

Pema Tseden a découvert le cinéma dans les projections de films révolutionnaires, chinois, soviétiques, yougoslaves, qui vont de village en village. Puis des ingénieurs chinois vinrent construire un barrage. Ils montèrent un cinéma en plein air. Avec des films un peu différents : **Les Temps modernes**, de Chaplin, **Zorro**, le héros masqué avec son catogan... C'est à eux qu'il fait remonter sa passion pour le cinéma.